

Formulettes éducatives de première enfance chez les Franco-Terreneuviens: une tradition mixte

Gerald Thomas

Volume 3, Number 2, 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1081068ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1081068ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (print)

1708-0401 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Thomas, G. (1981). Formulettes éducatives de première enfance chez les Franco-Terreneuviens: une tradition mixte. *Ethnologies*, 3(2), 136–148. <https://doi.org/10.7202/1081068ar>

Article abstract

By means of the educational formulae of infancy, the author illustrates some stages in the assimilation of francophones by the anglophones on the Port-au-Port peninsula. After having recounted the salient events of the French presence on the west coast of Newfoundland from Cartier's first voyage in 1534 up to the construction of an American airforce base in 1941 (which rapidly initiated the assimilation, unknown until that time), the author presents an intermingling of French and English formulae to illustrate his subject. He concludes that there is a need for collaboration among folklorists, psychologists, and linguists on this subject, which has not yet interested folklorists greatly.

Formulettes éducatives de première enfance chez les Franco-Terreneuviens: une tradition mixte

GERALD THOMAS

La littérature savante de langue française consacrée aux formulettes dites par les adultes ou grands enfants aux tout-petits n'est pas vaste. Dans son *Manuel de folklore français contemporain*, Arnold Van Gennep résume sa discussion sur celles-ci et sur des formes apparentées en cinq pages.¹ Dans les nombreux recueils de folklore régional on trouve de temps en temps quelques rares exemples de formulettes éducatives de première enfance; mais on n'en discute guère, pour passer rapidement aux formulettes de deuxième enfance, dont les comptines occupent la place de choix.²

Au Canada français, la seule étude que nous connaissons qui fournit autre chose qu'une énumération ou un échantillon de ce genre de formulette est celle de Carmen Roy, dans sa *Littérature orale en Gaspésie*.³ Nous allons reprendre ce thème pour le situer dans le contexte de la culture traditionnelle des Franco-Terreneuviens. Nous verrons que pour des raisons socio-historiques, l'on peut caractériser cette tradition par le terme *mixte*.

Rappelons d'abord les faits saillants de la présence française sur la côte ouest de Terre-Neuve. Tout commence par l'arrivée de Jacques Cartier au cours de son premier voyage de découverte en 1534. Breton et natif de Saint-Malo, Cartier est frappé par la ressemblance entre Fort la Latte, près de Saint-Malo, et un cap proéminent d'une presqu'île de la côte ouest de Terre-Neuve, qu'il nomme Cap la Latte. A peu près 300 ans

¹Tome premier, vol. 1, Paris, Auguste Picard, 1943, 161-165.

²Pour la France, voir Eugène Rolland, *Rimes et Jeux de l'Enfance*, Paris, Maisonneuve, 1883, et Maisonneuve & Larose, 1967. Malgré son âge et ses insuffisances, ce recueil reste un des meilleurs. *Les Comptines de langue française*, de Jean Baucomont et al., Paris, Seghers, 1961, n'aborde que les formulettes de deuxième enfance. Au Canada, les deux grands recueils, celui d'E.-Z. Massicotte, "Formulettes, Rimettes et Devinettes du Canada," *Journal of American Folklore* 33 (oct.-déc., 1920), 299-320, et celui de Luc Lacourcière, "Comptines canadiennes," *Les Archives de Folklore* 3 (1948), 109-157, écartent aussi les formulettes de première enfance.

³Ottawa, Musée national du Canada, 1962 (1955). Voir les pages 141-151.

plus tard, en 1837, le premier pêcheur français s'installe près de ce cap, un nommé Guillaume ou Djillaume Robin, natif, lui aussi, de Saint-Malo. Entre-temps, le cap est devenu Cap-Saint-Georges. Et jusqu'en 1904, la France maintenait une présence importante tout le long de la côte ouest de Terre-Neuve.

Jusqu'en 1713, la plus grande partie de la côte de Terre-Neuve faisait partie d'une colonie française dont la capitale était Plaisance. Mais le même traité qui cédait l'Acadie à l'Angleterre cédait aussi Terre-Neuve, avec cette différence que la France gardait des droits de pêche sur une bonne partie de la côte, des droits de pêche qui constituaient un quasi monopole.⁴ Un dernier accord entre la France et l'Angleterre en 1783 définit ce qu'on devait appeler "la côte française" comme cette partie de la côte de Terre-Neuve entre Cap-Saint-Jean au nord-est et Cap de Ray au sud-ouest. La France renonça définitivement à ses droits avec l'*Entente cordiale* de 1904.

Les droits de pêche dont jouissait la France concernaient exclusivement la prise du poisson dans ces eaux et la sécherie du poisson sur la côte. Les Français n'avaient pas le droit d'établir sur la côte des constructions permanentes, c'est-à-dire que la colonisation leur était défendue.

L'histoire de la pêche française sur la côte française a été admirablement décrite et documentée par Charles de la Morandière.⁵ Nous tenons seulement à signaler que ce fut après les guerres de la Révolution et de l'Empire qu'il y a eu les premiers signes d'une "colonisation" française sur une petite partie de la côte. Pour des raisons qu'il n'est pas utile d'évoquer ici, après 1816 la partie sud de la côte ouest de Terre-Neuve devint, à toutes fins pratiques, le domaine des armateurs des îles Saint-Pierre et Miquelon. Ils envoyaient à leurs *factories* à l'île Codroy, à Port-au-Port, à l'île Rouge et ailleurs, non seulement des pêcheurs saint-pierrais mais aussi des Bretons qui venaient aux îles chercher du travail. Ces Bretons n'étaient pas tous des pêcheurs expérimentés, mais souvent de très jeunes garçons qui allaient travailler à terre comme novices ou mousses. Ces gens, nommés *graviers* parce qu'ils faisaient le travail de la grave, qui consistait à tourner et à retourner la morue, vivaient souvent dans des conditions pénibles. Ces conditions poussaient un certain nombre de graviers et de pêcheurs à désertier, pour chercher liberté et fortune à Terre-Neuve.

⁴Il s'agit du Traité d'Utrecht, qui mit fin à la guerre de la succession d'Espagne.

⁵*Histoire de la Pêche française de la Morue dans l'Amérique septentrionale*, 3 tomes, Paris, Maisonneuve & Larose, 1962, 1966. Pour un résumé de l'histoire des Franco-Terreneuviens, voir le chapitre I de ma thèse de doctorat, *Stories, Storytelling and Storytellers in Newfoundland's French Tradition: A Study of the Narrative Art of four French Newfoundlanders*, Memorial University of Newfoundland, 1977.

Nous pouvons dire, avec un degré relatif de certitude, que les villages francophones actuels de la presqu'île de Port-au-Port, Cap-Saint-Georges, Degras, la Grand'Terre, Maisons-d'Hiver et l'Anse-à-Canards, furent fondés en grande partie par ces déserteurs, qui ont des noms typiquement bretons comme Bozec, Cornic (aujourd'hui Cornect), Carrautret (Cowtret, Karotret), Lagatdu, Kerfont, Tallec (Tallack), Scardin (ou Secardin), Robin (souvent aujourd'hui Rubia ou Robia), Rivolan et Huon, ou des noms courants en Bretagne et les régions voisines comme Chrétien, Dubé, Dubois, Félix, Formanger, Lecoure, Lecointe (Lecointre, Lecountre), Leroy, Louvelle (ou Nouvelle) et Simon. Il y a des familles qui ont des liens, plus ou moins reconnus, avec des familles saint-pierraises: des Briand, Morazé, Ozon, Poirier, Simon; un Boloche, en s'installant sur la presqu'île, a changé son nom en Rioux; il y a encore des Leboloch à Saint Pierre.

Ces villages francophones de la presqu'île purent évoluer normalement parce qu'ils étaient isolés et ne gênaient pas la pêche française qui, au cours du dix-neuvième siècle, perdait de sa valeur et de son importance. En face d'une pêche déclinante et d'un gouvernement terreneuvien qui voulait imposer sa loi sur toute l'île, la France renonça à ses droits de pêche en 1904. A cette époque, pourtant, les habitants de la presqu'île n'étaient pas nombreux. En 1911, la population de la Grand'Terre, 33 en 1884, était montée à 110; celle de Cap-Saint-Georges se chiffrait à 203. Une première école est mentionnée au Cap dans le recensement de 1901, mais aucune église avant 1921.

Bref, au cours du dix-neuvième siècle, et jusqu'en 1940, les villages francophones de la presqu'île font preuve d'une croissance lente mais régulière, vivant de la pêche en premier lieu et d'une agriculture de subsistance en deuxième lieu. Catholiques, les Français sont servis par des prêtres anglophones, et l'éducation, quand elle existe, se transmet également en anglais. Mais des difficultés linguistiques, liées aux exigences du travail, empêchent la plupart des Français d'acquérir plus qu'un minimum d'instruction.

Un peu plus tôt que les Français de la presqu'île, arrivent sur les côtes de l'intérieur de la baie Saint-Georges, les premiers Acadiens de l'île du Cap-Breton. Sans préciser leur lieu d'origine, Charles de la Morandière nous apprend qu'en 1821 il s'y trouvait dix-huit familles.⁶ Trente ans auparavant, d'après les dires d'un officier de la marine française, deux familles seulement avaient pris possession des terres.⁷ Mais en 1830, un autre officier, dans son rapport au gouverneur de Saint-Pierre, précise que:

⁶De la Morandière, tome III, 1175.

⁷*Ibid.*

A la baie St-Georges (un peu plus au nord) écrivait-il, la population est d'environ 2000 âmes qui peuvent se diviser en quatre parties, savoir: 400 Anglais, 1200 Acadiens, Français et sauvages 400. Les parties les plus industrielles sans contredit sont la première et la dernière. Les deux autres sont des misérables paresseux qui ne vivent qu'au jour le jour. Bien que pour eux le travail soit d'une nécessité absolue, la faim seule les fait s'y livrer.⁸

De la Morandière fait allusion à d'autres documents du même ton, mais il ne faut pas oublier que la politique jouait un rôle important dans les commentaires des officiers français, qui voulaient minimiser la présence permanente d'un élément francophone dans la région.

Il y avait pourtant une immigration acadienne importante entre les années 1825 et 1860. T.-W. Leblanc, dans une série d'articles parus dans *L'Évangéline* entre février et mai 1948,⁹ donne des précisions concernant l'arrivée de diverses branches de familles d'Aucoin, Blanchard, Benoit, Cormier, Doucette, Gallant, Gaudet, Jesseau, Lejeune, Leblanc, Longuépée, Chevarie, Chiasson, Poirier, Muise et Madore, pour ne citer que les noms les plus courants. Ces familles venaient surtout de Bras d'Or, d'Arichat, de Chéticamp et de Margaree. Avant tout des fermiers et des marins, ces Acadiens s'installèrent dans la région de la ville actuelle de Stephenville, de Saint-Georges, et même jusque dans la vallée de Codroy.

Côtoyant des anglophones, peu à peu quelques familles acadiennes s'en allaient vivre sur la presqu'île de Port-au-Port, où ils trouvaient des gens ayant la même langue et la même culture. Jusqu'en 1940, on peut dire que si les Français de la région n'étaient pas majoritaires, ils étaient suffisamment nombreux pour tenir tête au nombre grandissant d'anglophones. Mais tout cela devait changer avec la création, en 1941, d'une base aérienne américaine. La présence américaine donnait aux Français une raison pratique pour apprendre l'anglais, puisqu'ils y trouvaient du travail bien rémunéré, mais la base attirait aussi de plus en plus d'Anglais. Les Acadiens, moins isolés que les Français de la presqu'île, ressentaient davantage les effets inconscients de l'assimilation. Aujourd'hui, Stephenville est une ville anglaise à l'accent acadien, tandis que les communautés françaises de la presqu'île restent francophones à minorité anglaise.

Il est donc facile de comprendre notre référence à une tradition mixte, étant donné, d'une part, les alliances entre Français de France et Acadiens, et d'autre part, les alliances inévitables entre anglophones et francophones, et, surtout, l'influence de l'école, de langue anglaise. A cela, nous pouvons ajouter d'autres influences assimilatrices; jusqu'en

⁸*Ibid.*, 1179.

⁹"Les Acadiens de Terre-Neuve," *L'Évangéline*, numéros du 26 et du 27 février, du 4, 11, 18 et 25 mars, du 1er, 8 et 15 avril, du 6 mai 1948.

1960, c'est-à-dire pendant à peu près vingt ans, beaucoup de familles françaises cherchaient à perdre leur identité française, se considérant inférieures aux Anglais de la région. Parler anglais avec un accent français attirait le ridicule. Certains voulaient se débarrasser d'un bagage culturel qui, sur un plan souvent très pratique, semblait être un handicap. Ces attitudes semblent avoir changé depuis vingt ans, mais à quel prix? Nous avons choisi l'exemple de la formulette éducative de première enfance pour illustrer les influences de l'assimilation sur une petite partie au moins de la tradition franco-terreneuvienne.

Il y a des enfants qui marchent plus tôt que d'autres: mais, d'une manière générale, on peut regarder comme constituant le premier stade de la première enfance les douze à dix-huit premiers mois. Ce n'est cependant guère que vers deux ans que les enfants commencent à pouvoir jouer ensemble et à former ainsi leur personnalité, à s'affranchir de la surveillance incessante de leurs familles. /.../ La deuxième étape de l'enfance s'établit lorsque les enfants marchent et courent assez pour former avec leurs camarades une société secondaire à l'intérieur de la société générale.¹⁰

Voici la définition d'Arnold Van Gennep de la "première enfance", période qu'il situe, *grosso modo*, entre les douze et dix-huit premiers mois. C'est pendant cette période, et, d'après mes propres observations, même avant, que les parents ou les enfants aînés se servent de formulettes éducatives.

Citons de nouveau Arnold Van Gennep sur le rôle des formulettes:

*Le but essentiellement instructif de ces formulettes enfantines est plus visible dans les séries qui comprennent des énumérations et, en premier lieu, dans celle du visage et celle des doigts. /.../ Toutes ont pour objet d'apprendre à l'enfant à distinguer les parties composantes de son propre corps; pour parler techniquement, à se considérer objectivement, et par là même à prendre peu à peu conscience de sa personnalité par rapport au monde extérieur. Il n'est pas exagéré de dire que c'est grâce à ces formulettes, donc grâce au folklore, que l'être humain commence à passer de l'état de petit animal semi-conscient à celui d'être spécifiquement déterminé, en tant que *Homo sapiens*.¹¹*

Dénigrant le point de vue que l'étude de ces formulettes est indigne d'un savant, Van Gennep maintient au contraire que "c'est une voie détournée, presque la seule que nous possédions, pour étudier le mécanisme de la formation de la mémoire et de la personnalité enfantines."¹² Etant donné les problèmes rencontrés par des enfants de langue française vivant dans un milieu où l'anglais est la langue de l'élite, il est étonnant

¹⁰Van Gennep, *Manuel*, I, 1, 147.

¹¹*Ibid.*, 162.

¹²*Ibid.*

de constater au Canada que si peu de folkloristes se soient penchés sur la question.

On a voulu distinguer deux types de formulettes des doigts. Van Gennep remarque “les unes simplement énumératives, qui sont . . . une première leçon de calcul et apprennent aux enfants à sérier les faits; et les autres avec une histoire, qui font travailler leur imagination.”¹³ Mais nous préférons la distinction établie par Carmen Roy, qui voit “une première série où la formulette est accompagnée d’une mimique ou d’un jeu, aussi importants que la formulette elle-même”¹⁴ et une seconde série où “la formulette n’est accompagnée d’aucun jeu, ni d’aucune mimique, et elle s’adresse en général à un enfant un peu plus grand.”¹⁵ Nous retenons cette distinction pour deux raisons: en premier lieu, toutes les formulettes de première enfance que nous avons recueillies chez les Franco-Terreneuviens entrent dans la première catégorie; et deuxièmement, parce que quand l’enfant n’a pas la parole, l’importance du toucher, de la mimique, du jeu, est accrue. Il serait intéressant de voir à quel stade de l’enfance on commence à substituer les formes sans mimique à celles qui en ont.

En abordant les formulettes franco-terreneuviennes, il faut préciser que la cueillette de celles-ci n’était pas le but principal de nos recherches. Mais très souvent nous nous sommes trouvés dans des foyers où, le plus souvent, il y avait des tout-petits. Nous avons pu observer dans un contexte tout à fait naturel l’emploi de certaines formulettes. Plus tard, nous avons demandé à ceux qui n’avaient pas de jeunes enfants s’ils connaissaient les formulettes que l’on utilise avec ceux-ci. Avant de les présenter, certaines remarques s’imposent.

D’abord, nous n’avons recueilli ni un grand nombre de formulettes ni de nombreuses variantes. Cette petite collection est un échantillon seulement. Deuxièmement, à quelques exceptions près, tous nos informateurs sont bilingues. Nous noterons les faits linguistiques saillants au fur et à mesure. Troisièmement, nous verrons un petit élément macaronique présent dans quelques exemples. Nous citons nos informateurs lorsqu’ils commentent telle ou telle formulette.

Nous avons recueilli sept types de formulettes. le premier, et celui qui semble le plus répandu, est le suivant:

¹³*Ibid.*

¹⁴*Littérature orale en Gaspésie*, 141.

¹⁵*Ibid.*

- 1.1 Menton fourchu
 Bouche d'argent
 Nez pointu
 Joue rôtie
 Joue bouillie
 Tit œil
 Gros-t-œil
 Poque!
 À la mailloche!

Cette version fut récitée à ma demande par M. Frank Louvelle, 55 ans, le 15 mars 1973, à Cap-St-Georges. Comparez-là à la suivante, fournie par la soeur de M. Louvelle, Mme Veronica Simon:

- 1.2 Menton fourchu
 Bouche d'argent
 Nez d'quinquinque
 Joue routie
 Joue bouillie
 Tit œil
 Gros-t-œil
 Poque!
 À la mailloche!

Mme Simon avait non seulement récité sa version mais put s'en servir tout naturellement, car elle avait sur ses genoux un de ses petits-enfants. Au cours d'une entrevue, le 30 janvier 1973, en réponse à la question "Quels jeux faites-vous avec lui?" elle s'était tout de suite servi de la formulette, balançant l'enfant sur un genou, touchant des doigts les parties de sa figure au moment de les nommer, et parlant d'une voix douce, de façon à stimuler la joie de l'enfant.

- 1.3 Menton fourchu
 Bouche d'argent
 Nez d'quinquinque
 Joue rôtie
 Tit œil
 Gros-t-œil
 Poque!
 À la mailloche!

Récitée à ma demande par M. Henri Simon, 54 ans, le 31 janvier 1973. Je lui avais demandé s'il connaissait "Menton fourchu". A l'époque, son enfant cadet avait neuf ans, et M. Simon a noté qu'il ne s'en était pas servi depuis des années.

- 1.4 Tit œil
 Gros-t-œil
 Tit joue
 Gros joue
 Tit djeule
 Grand djeule — you say whatever you like an when you get to the forehead you says 'Poque! La mailloche!' and tap him on the forehead.

Récitée à ma demande par M. Robert Simon, 31 ans, le 27 janvier 1973. Notons que, comparée aux autres versions, celle-ci est moins complète. M. Simon, qui est bilingue, n'était pas marié à l'époque. Nous pouvons supposer que parfois l'usage des formulettes s'oublie jusqu'au moment où elles deviennent utiles.

Cette première série est bien répandue dans toute la francophonie, mais elle est souvent plus longue. Au Canada, Carmen Roy fournit un exemple typique, avec des variantes.¹⁶ Anselme Chiasson rapporte pour Chéticamp un exemple très proche des nôtres.¹⁷ Soeur Marie-Ursule, dans sa *Civilisation traditionnelle des Lavallois*, donne un exemple québécois qui est également plus long que les versions franco-terreneuviennes.¹⁸ En France, pour ne citer que deux sources importantes, Eugène Rolland et Paul Sébillot rapportent plusieurs versions.¹⁹ Notons en particulier que la version de Sébillot, provenant de la Haute-Bretagne, commence, comme toutes les versions franco-terreneuviennes sauf I.4, par "Menton fourchu". Faut-il voir ici l'influence bretonne chez les Franco-Terreneuviens? Cela est bien possible.

La deuxième série de formulettes est également bien connue chez les Français:

II.1 Le p'tit quinquinque a fait son nid là
 Il a pâssé par là
 Çui-là l'a attrapé
 Çui-là l'a plumé
 Çui-là l'a grillé
 Çui-là l'a tué
 Çui-là l'a mangé!

Récitée par Mme Adeline Louvelle, 47 ans, de Cap-St-Georges, le 15 mars 1973. Elle a ajouté les actions appropriées: pour la première ligne, elle touche du doigt la paume de l'enfant; pour la deuxième, elle passe son doigt entre le pouce et l'index de l'enfant; pour les lignes suivantes, elle touche tour à tour le pouce et les quatre doigts de l'enfant.

II.2 Le quinquinque qui fait son nic là
 Il a pâssé par là
 Çui-là l'a attrapé
 Çui-là l'a plumé
 Çui-là l'a rôti (var. grillé)
 Çui-là l'a mangé!

¹⁶*Ibid.*, 142.

¹⁷Anselme Chiasson, *Chéticamp, Histoire et Traditions acadiennes*, Moncton, Editions des Aboiteaux, 1961, 220.

¹⁸*Les Archives de Folklore*, 5-6, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1951, 97.

¹⁹Rolland, *Rimes et Jeux de l'Enfance*, 17-19; et Paul Sébillot, *Littérature orale de la Haute-Bretagne*,

Mme Veronica Simon a fait ce jeu avec son petit-fils spontanément, peu après sa performance notée plus haut (voir I.2). Le plaisir du petit était évident, car il a essayé de faire les actions lui-même, ce qui a poussé Mme Simon à répéter la formulette, avec la variante notée à la ligne 5.

Carmen Roy fournit quelques versions de cette formulette, ainsi que des références comparatives.²⁰ Nous en retrouvons également à Chéticamp et au Québec.²¹ Eugène Rolland donne une dizaine de versions pour la France.²²

La troisième série de formulettes franco-terreneuviennes, quoique bien connue ailleurs, est singulièrement estropiée à Terre-Neuve, et démontre aussi l'influence anglaise par l'élément macaronique. Il ne faut pas s'en étonner, car une formulette pareille est courante dans la tradition anglaise.²³

- III.1 Le pas, le pas, le pas, le pas,
 La trotte, la trotte, la trotte, la trotte,
 Get up et get up et get up et get up!

Cette formulette a pour but de faire sauter l'enfant sur le genou d'un aîné. Nous l'avons observée auprès de Ruth Rouzes, 14 ans, à Degras, Cap-Saint-Georges, le 22 novembre 1972. Elle tenait son frère Israel ("Ti-Boy, Ti-Garçon"), âgé alors de deux ans, sur son genou, et l'on voyait le plaisir du petit à mesure que les sauts devenaient plus rapides.

- III.2 Galope, galope
 Sus l'dos d'son cheval.

Utilisée par Mme Veronica Simon, le 30 janvier 1973. Elle fit la remarque que la jeune génération semblait ignorer ces rimes.

- III.3 Ti-trotte, ti-trotte,
 Go-trotte, go trotte,
 On the galop, on the galop.

Paris, maisonneuve, 1881, et Maisonneuve & Larose, 1967, 336.

²⁰Littérature orale de la Gaspésie, 143, et notes, 143-144.

²¹Anselme Chiasson, *Chéticamp*, 220; et Soeur Marie-Ursule, *Civilisation traditionnelle des Javallois*, 97.

²²*Rimes et Jeux de l'Enfance*, 21-24

²³Voir Iona & Peter Opie, *The Oxford Dictionary of Nursery Rhymes*, Oxford, The Clarendon Press, 1951. La version anglaise (No. 310, page 278) est la suivante:

Here goes my lord,
 A trot, a trot, a trot, a trot...
 Here goes my lady,
 A canter, a canter a canter, a canter...
 Here goes my young master,
 Jockey-hitch, jockey-hitch, jockey-hitch, jockey-hitch, ...
 Here goes my young miss,
 An amble, an amble, an amble, an amble...
 The footman lags behind to tippie ale and wine,
 And goes a gallop, a gallop, a gallop, to make up his time.

Récitée à ma demande par Mme Josie Simon, 52 ans, le 27 janvier 1973. Native de la Pointe-à-Luc et épouse d'Henri Simon (voir I.3 ci-haut), Mme Simon n'était pas francophone de naissance. Depuis son mariage elle a appris à comprendre et, à un moindre degré, à parler le français. Sa version de la formulette démontre bien, dans sa forme macaronique, l'influence de l'anglais. Mme Simon nota que lorsque les enfants étaient plus grands, l'adulte les mettait sur le pied, plutôt que sur le genou, pour faire les actions accompagnant la formulette.

Une version fournie par Anselme Chiasson contient un petit élément narratif qui manque chez les Franco-Terreneuviens,²⁴ chez les Gaspésiens,²⁵ et chez les Lavallois.²⁶ Carmen Roy rapporte une version pareille provenant des îles Saint-Pierre et Miquelon.²⁷ Eugène Rolland donne une demi-douzaine de versions pour la France.²⁸

Nous n'avons que deux versions de notre quatrième série de formulettes franco-terreneuviennes, série anglaise, d'ailleurs.

IV.1 Bake a cake, bake a cake
 Roll em, roll em thin
 Pick an pick em with a pin
 Open the oven an shoot em in!

Cette formulette combine deux actions. En premier lieu, l'adulte, tenant l'enfant sur un genou, lui fait battre des mains. Pour la dernière ligne de la formulette, il le fait sauter. Mme Josie Simon, qui l'a récitée le 27 janvier 1973, notait qu'on faisait cette formulette "When they starts to laugh and notice, and cooing to theirself there ...". En fait, comme elle précise, la formulette comporte quatre mouvements, un battement, un frottement, un tapotement (du doigt dans le creux de la main), et un saut. Mme Simon ajouta que "Poor grand'mère used to do it."

²⁴Chéticamp, 220.

²⁵Carmen Roy, *Littérature orale en Gaspésie*, 145.

²⁶Soeur Marie-Ursule, *Civilisation traditionnelle des Lavallois*, 96.

²⁷*Saint-Pierre et Miquelon, une mission folklorique aux îles*, Ottawa, Musée national du Canada, bulletin 182, 2e édition, 1966, 87.

²⁸*Rimes et Jeux de l'Enfance*, 27-29.

- IV.2 *Bake a cake for Maman
Bake a cake for Papa... an bake a cake for everybody
who was in the house. You'd take their little hands
and clap them together.*

Récitée par Robert Simon, le 27 janvier 1973 (voir I.4 ci-haut). Nous voyons de nouveau l'élément macaronique dans cette formulette. Des variantes sont bien connues dans la tradition anglaise.²⁹

La cinquième série de formulettes est également de langue anglaise. Il s'agit d'une formulette très répandue qui amuse l'enfant en lui chatouillant la main et le bras.

- V.1 Round an round the garden
Like a teddy bear
One step, two steps,
Tickle you under there!

Récitée à ma demande par Laura Rouzes, 11 ans, le 19 novembre 1972.

- V.2 All around the circle
Like a teddy bear
One step, two steps,
tickle her under there!

C'est Ruth Rouzes, 14 ans, soeur de Laura (voir V.1 ci-haut) qui se servait de cette formulette pour amuser son petit frère de deux ans, peu après sa soeur cadette me l'avait récitée. Elle le tenait de sa mère Bridget Rouzes (née Cormier), de Cap-St-Georges.

- V.3 All around the circle
Like a teddy bear
One step, two steps,
tickle under there.

Récitée à ma demande par Giselle Benoit, 7 ans, le 11 octobre 1972, chez elle à Cap-Saint-Georges.

Nous notons que les versions V.2 et V.3 débutent avec une ligne qui est aussi le refrain d'une chanson terre-neuvienne. La première version, dans laquelle il est question d'un jardin, est peut-être la forme la plus répandue dans la tradition anglaise.³⁰

L'action de la formulette est en trois temps. L'adulte tient la main de l'enfant et fait avec un ou deux doigts un mouvement circulaire dans le

²⁹Iona & Peter Opie, *The Oxford Dictionary of Nursery Rhymes*, no. 396, 341. L'exemple qu'ils donnent :

Pat-a-cake, pat-a-cake, baker's man,
Bake me a cake as fast as you can;
Pat it and prick it, and mark it with B,
Put it in the oven for baby and me,

est moins proche de notre version franco-terreneuvienne que celles qui la suivent en forme de notes et explications.

³⁰*Ibid.*, No. 177, p. 184.

creux de la main. Sur les “One step, two steps” les doigts montent le bras de l’enfant, pour terminer en chatouillant l’aisselle du petit.

VI.1 The flat rock
 The two men
 Post Office
 Where you goin?
 The chop
 An chin.

Récitée par Geraldine Barter en juin 1975, alors qu’elle tenait sur ses genoux mon fils Aneurin âgé de deux ans. L’action provoqua chez lui un éclat de rire. Elle l’avait apprise pendant son enfance à la Grand’Terre. La formulette est une forme anglaise de notre première série, puisqu’elle désigne les parties du visage. “The flat rock” est le front; “The two men” les yeux; “Post Office” le nez; “Where you goin?” les narines; “The chop” la lèvre supérieure, “An chin” le menton.³¹

Notre dernière série, dont nous n’avons qu’un seul exemple, divertit l’enfant sans sa participation active. La formulette représente peut-être un deuxième stade de la première enfance, où l’on essaie d’éveiller la curiosité intellectuelle de l’enfant.

VII.1 Two little blackbirds sitting on a po’ (pole)
 One named Jack an one named Joe.
 Fly away Jack, fly away Joe,
 Come back Jack an come back Joe.

Comme disait Robert Simon (voir I.4 ci-haut) le 19 novembre 1972, “That’s a game you plays — you ties two ribbons on your finger — an you do this — (bat les doigts sur la table) — when they fly away you don’t see the ribbon an then you says ‘Come back Jack an come back Joe’ an the ribbon appears on your fingers...”

La formulette est bien connue dans la tradition anglaise.³²

Nous l’avons dit plus haut, le petit nombre de formulettes et leurs variantes présentées ici n’est qu’un échantillon recueilli en passant. Sans doute il en existe d’autres dans la tradition franco-terreneuvienne. Celles que nous avons recueillies semblent typiques soit de la tradition française, soit de la tradition anglaise.

Nous pouvons souligner que les folkloristes semblent avoir consacré peu d’attention à ce genre de folklore enfantin qui, pourtant, invite une étude sérieuse. Les folkloristes, peut-être en collaboration avec des psychologues, pourraient examiner de très près les fonctions de ces formulettes tant pour leur influence sur la mémoire en formation que sur la personnalité des tout-petits.

³¹*Ibid.*, No. 80, 103-104, et no. 311, 279.

³²*Ibid.*, Introduction, 34, et no. 132, 147-148, pour de plus amples références.

Au Canada, où le bilinguisme est un fait quotidien pour beaucoup de gens, Français et Anglais, linguistes et folkloristes ont le devoir d'étudier de près ce phénomène. Les folkloristes surtout ne doivent pas, dans leurs études du folklore des ethnies, écarter les dits et faits recueillis dans la langue seconde, qu'elle soit anglaise ou française.

Centre d'Etudes Franco-Terreneuviennes,
Memorial University of Newfoundland

Abstract

By means of the educational formulae of infancy, the author illustrates some stages in the assimilation of francophones by the anglophones on the Port-au-Port peninsula. After having recounted the salient events of the French presence on the west coast of Newfoundland from Cartier's first voyage in 1534 up to the construction of an American airforce base in 1941 (which rapidly initiated the assimilation, unknown until that time), the author presents an intermingling of French and English formulae to illustrate his subject. He concludes that there is a need for collaboration among folklorists, psychologists, and linguists on this subject, which has not yet interested folklorists greatly.